



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

PQ
2272
H22
A7

Hague not

UC-NRLF



B 3 751 148

MARIE-ANDRÉ HAGUENOT

A BATONS ROMPUS

POÉSIES

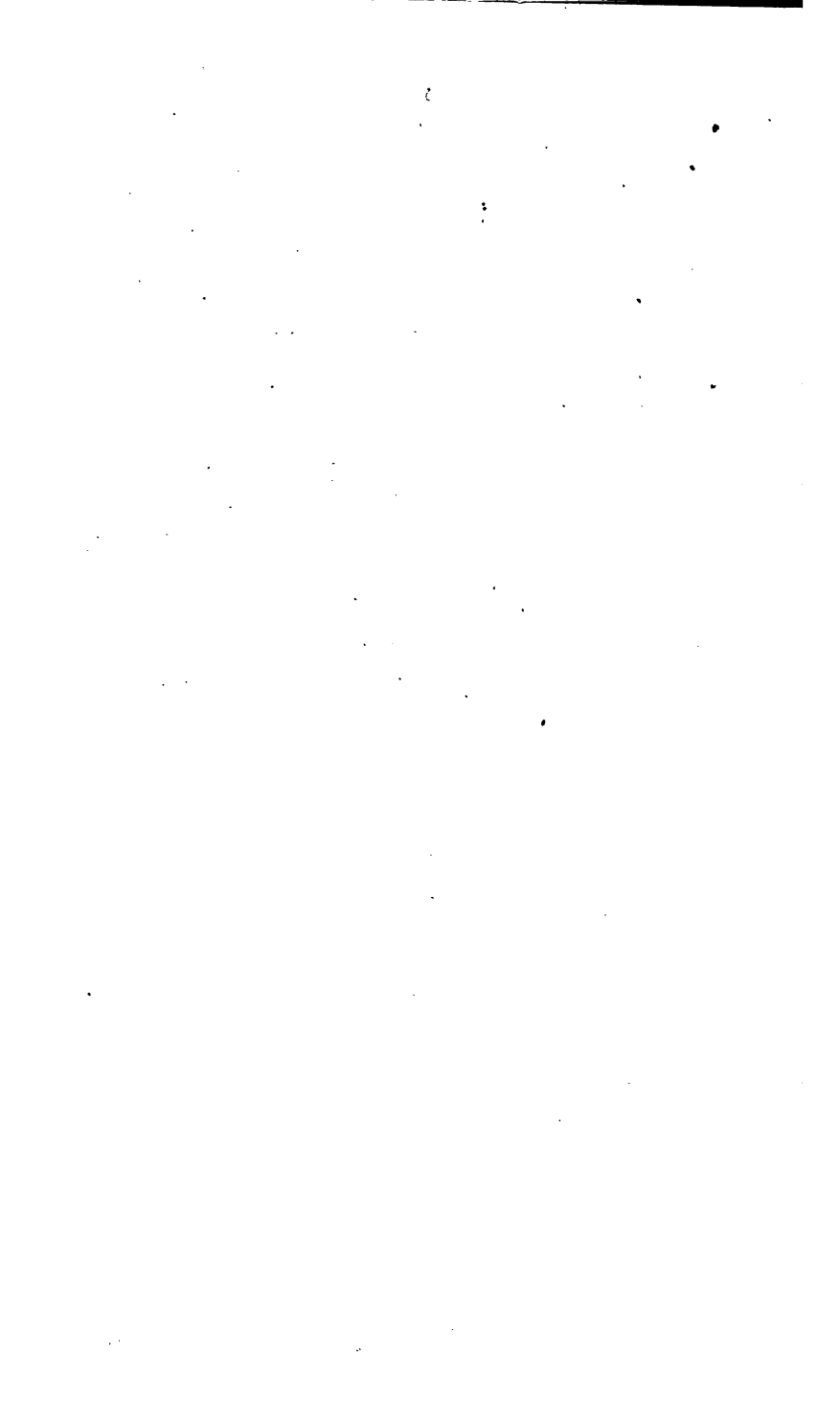
Palme d'argent au Concours de Recueils
ouvert par la *Revue de la Littérature Moderne*



TOURS

IMPRIMERIE DE LA *Revue de la Littérature Moderne*

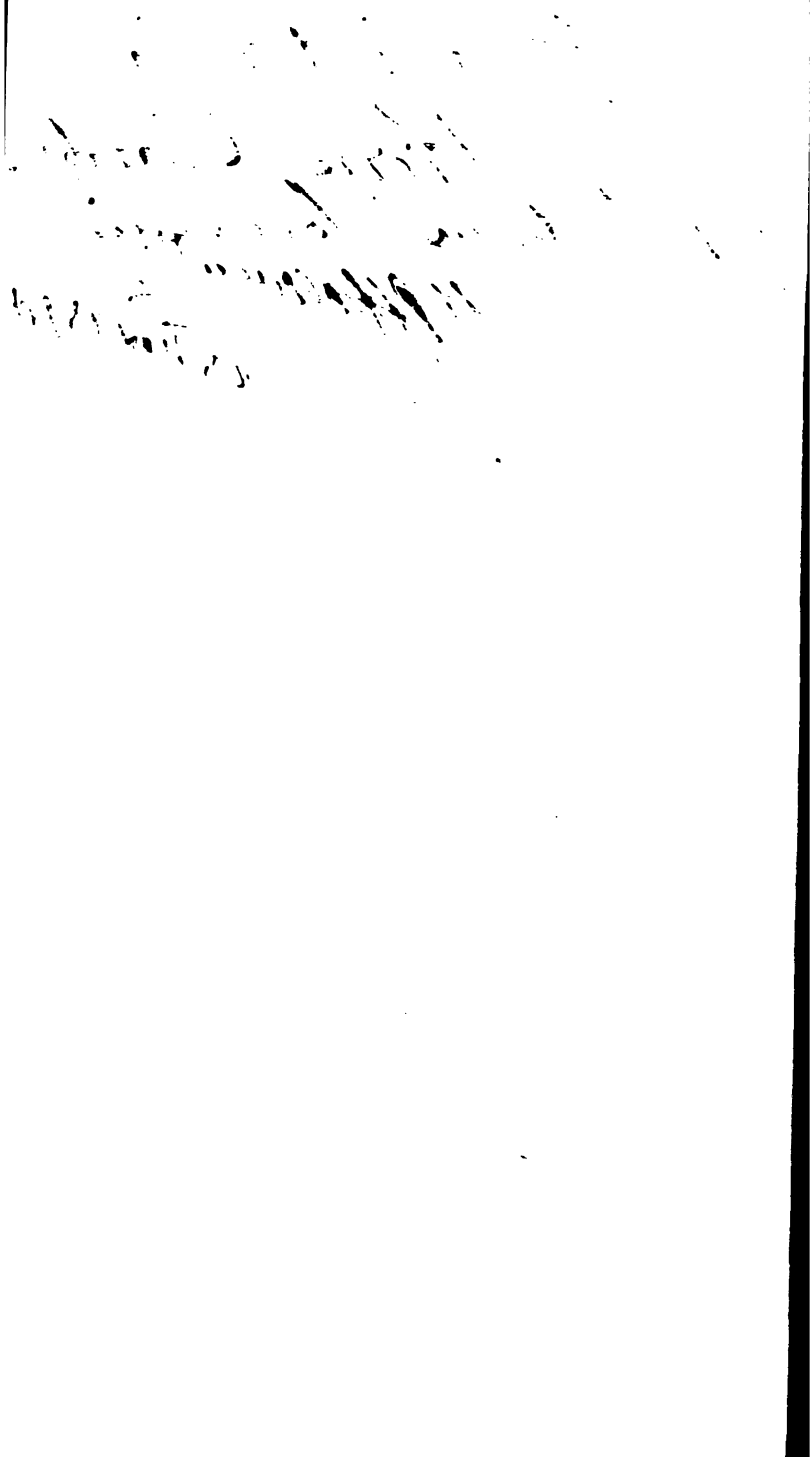
1889





A l'ami et cousin
Pierre Combre.
Affectueux souvenirs
M. H. Combre
23 nov 1890

A BATONS ROMPUS



A l'ami et cousin
Pierre Corbier
Affectueux souvenir
M. H. H. H.
23 nov 1890

A BATONS ROMPUS

DU MÊME AUTEUR

POÉSIES

LA DERNIÈRE SYBILLE (*Revue Littéraire de Touraine*, 1^{er} février

NOS CLAIRONS (*Revue Littéraire de Touraine*, 1^{er} juillet 1888).

LA VESTALE.

LES ANGOISSES (*Revue de la Littérature Moderne*, 1^{er} avril 1889)

NOUVELLES

LA BERLINE (*Revue Littéraire de Touraine*, 1^{er} janvier 1888).

LE PIANO (*Revue de la Littérature Moderne*, 1^{er} octobre 1888.)

LE SOMMEIL (*Revue des Journaux et des Livres*, 16 septembre 1888)

L'ÉTUDE (*Revue des Journaux et des Livres*, 26 septembre 1889)

MARIE-ANDRÉ HAGUENOT

A BATONS ROMPUS

POÉSIES

Palme d'argent au Concours de Recueils
ouvert par la *Revue de la Littérature Moderne*



TOURS

IMPRIMERIE DE LA *Revue de la Littérature Moderne*

1889

15. 2272
H/22A7

A M. AUGUSTE CHAUVIGNÉ,

Directeur de la *Revue de la Littérature Moderne*.

MON CHER DIRECTEUR,

Permettez-moi de vous offrir ces vers. Je vous les dois à plus d'un titre : non-seulement vous m'avez largement ouvert votre *Revue*, mais encore vous m'avez aidé de vos excellents conseils. Mon livre est donc un peu le vôtre et je ne fais que mon devoir en vous le dédiant.

A vous en toute sympathie.

M.-A. HAGUENOT.

Château de la Bégude, 31 octobre 1889.

M736502



PRÉFACE

Ecrire une préface pour un livre de vers, c'est souvent un embarras duquel on ne saurait aisément sortir.

Cependant ici je suis privilégié, car je n'aurai qu'à m'inspirer de la jeunesse, pourtant un peu pessimiste, des vers qu'on va lire.

« Jeunesse » ! Voilà un mot qui jure avec le titre de ce livre. Ces Bâtons rompus, pourraient bien être considérés comme de vieilles bûches cassées, rompues, émoussées par les luttes d'une vie fiévreuse et cruelle.

Rassurez-vous, lecteurs, il n'en est rien, mon ami est jeune, son âme est enthousiaste et poétique, son esprit élevé, et ses bâtons pour être rompus n'en sont pas moins de belles verges pleines de sève, bourgeonnées pour la floraison et rougissantes dans le haut, comme celles des tilleuls, ... peut-être bien à cause de la timidité de leur début !

Ne vous étonnez point de leur diversité, elles chantent

dans tous les tons, quand la brise les agite; toutes les mains les ont tenues, depuis la Muse de la revanche, jusqu'à la Nymphé des eaux; leur tige est gracieuse, souple et dorée comme celle des roseaux à l'heure de l'automne...

Mais voici la brise qui s'élève... ce sont déjà de vagues bruissements... écoutez.., lecteurs, écoutez !...

AUGUSTE CHAUVIGNÉ.





A BATONS ROMPUS

*Si deux noms par hasard s'embrouillent sur ma lyre,
Ce ne sera jamais que Ninette ou Ninon !*

ALFRED DE MUSSET.

Un cahier traînait sur ma table
Où, soir d'hiver, jour de printemps
J'écrivais quand j'avais le temps
Sonnets et strophes « à la diable ! »

Ces vers souvent interrompus
J'ignorais quel serait leur titre.
Ai-je bien fait — sois-en l'arbitre —
De les nommer : « Bâtons Rompus ? »

J'ai mis là bien des fantaisies
Qui m'ont traversé le cerveau ;
Mais ont-elles un trait nouveau
Ces malheureuses poésies ?

Sois indulgent, ami lecteur,
Car si leur lecture t'irrite
Ces bâtons-là seront bien vite
Rompus sur le dos de l'auteur !





A MA MUSE

Oh ! non ! toi, tu n'es pas cette muse païenne
Vierge du mont Pierrus, compagne d'Apollon ;
Non, tu ne connais pas la harpe Éolienne
Ni les parfums divins des fleurs du saint vallon.

Tes habits ne sont faits d'or ni de pierreries ;
Tu ne t'étourdis pas au milieu des plaisirs,
Sur la tête tu n'as que couronnes flétries,
Au lieu de chants, ta voix n'a que tristes soupirs.

Tu n'es pas Calliope à la trompette épique,
Ni Thalie, adorable en ses joyeux transports,
Ni Melpomène avec le vieux masque tragique,
Ni la triste Erato qui pleure sur les morts.

Tu n'es pas Uranie interrogeant les astres,
Terpsichore dansant autour des saints autels,
Elio qui sait compter victoires et désastres,
L'harmonieux Euterpe aux accords immortels ;

Tu n'es pas Polymnie à la voix éloquente...
Non, Muse, car c'est toi seule qui dans mon cœur
Du mal dont je mourrai nourris la flamme ardente,
Tu t'appelles : Douleur !





SONNET

Vous êtes blonde et vous avez,
Princesse, des yeux de pervenche
Vous êtes jeune et vous savez
Ce bonheur d'avoir l'âme blanche.

En ma mémoire sont gravés
Ce charme de fleur qui se penche
Ces purs regards que j'ai rêvés
Et votre gaîté douce et franche.

Mourir du mal que j'ai conçu
Et vous le dire à votre insu
Tel sera mon bonheur suprême.

Vous lirez ces vers quelque jour
Et sans savoir que je vous aime
Vous sourirez de mon amour.





A UNE PRINCESSE

Lorsque je vous ai vue au bal
De tous vos seigneurs entourée,
Qui dans le grand salon royal
Formaient la haie à votre entrée ;
J'aimais moins tous vos diamants,
Votre manteau, votre parure,
Que votre longue chevelure
Et la fraîcheur de vos vingt ans.

Vous étiez jeune, belle et fière,
Et devant vous les grands seigneurs,
Les pairs et les ambassadeurs,
Courbaient la tête jusqu'à terre ;
Mais j'aimais moins tous vos dûchés,
Vos marquisats et vos provinces,
Que vos yeux sous vos cils cachés
Et le pli de vos lèvres minces.

Je vous contemplai bien longtemps,
Enfant née entre deux batailles,
Et dont ont fait les fiançailles,
Par politique et par bon sens.
Votre cœur bat comme les nôtres,
Mais il faut étouffer sa voix,
Car vous ne pouvez aimer d'autres
Que fils d'empereurs et de rois.





A MES VINGT ANS

19 septembre 1888.

Vingt ans, âge doré que le vieillard envie,
Qu'un jeune homme désire et que demain j'attends,
Vingt ans, c'est quelquefois la moitié d'une vie
Et pourtant chacun croit que c'en est le printemps.

Je les aurai demain. O regards éclatants
Qui brilliez pleins d'amour, d'ivresse et de folie,
Sourires d'un instant mais dont l'âme est remplie,
Oh ! je vous connais bien, charmes de mes vingts ans.

Et quand je serai vieux — si Dieu veut que je vive —
Votre image charmante et qui toujours captive
En dépit du sceptique au sourire moqueur,

Les parfums enivrants des cheveux que j'adore
A travers mes vieux jours me monteront au cœur,
Et je me croirai jeune en y songeant encore !





PLUS NOMBREUX

La mer qui mugit devant nous
Met sa barrière infranchissable...
Allons compter les grains de sable
Les coquilles et les cailloux !

La nuit de juin étend ses voiles,
Ses voiles d'argent sur nos fronts...
— Viens, ma mignonne, nous irons
Nous irons compter les étoiles !

J'aurais plutôt fait ce labeur
Que n'a pu faire encor personne
Que tu n'auras compté, mignonne,
Tous les battements de mon cœur...





SUR LE SABLE

Nous suivions le bord de la mer
Moi, tout rêveur, elle joyeuse.
Dans sa chevelure soyeuse
Jouait la brise au souffle amer.
Le frais manteau de la nuit brune
Couvrait les flots silencieux
Et, nouveaux soleils, dans les cieux
Les astres encadraient la lune.

Mais elle s'arrêta soudain :
Sa main s'appuya sur la mienne,
Nous nous comprîmes, et ma main
Serra pendant longtemps la sienne.
Puis comme pour prouver combien
Nous avions la même pensée,
Sur le sable elle vint, baissée
Ecrire son nom près du mien.

Mais hier en passant sur la plage,
Je cherchai l'endroit, mais en vain
Où sur le sable du rivage
Mon nom fut écrit de sa main.
Aucun trait n'en fut saisissable,
Et je sais qu'il est — ô douleur ! —
Aussi peu vivant dans son cœur
Qu'il est effacé sur le sable !





SOUVENIRS

A F. Borne.

Lorsqu'elle était toute petite
Et que nous courrions tous les deux
Par les chemins verts ou poudreux
Elle me disait : « Pas si vite ! »

Quand nous dansâmes tout d'abord
Comme mon pied traînait par terre
Tout en sautant, vive et légère,
Elle me soufflait : « Pas si fort ! »

Mais aujourd'hui que je l'adore
Si je parle de l'embrasser
Elle fuit devant mon baiser
En me répondant : — Pas encore ! »





A UNE JEUNE FILLE

Chère enfant, votre cœur doit commencer à peine
A murmurer tout bas le nom du bien-aimé ;
Ainsi le frais zéphyr aux premiers jours de mai
Craint de courber les fleurs sous sa timide haleine.

De naïve candeur votre âme est encor pleine,
L'ange est encor vivant sous votre forme humaine,
Votre cœur du plus pur parfum est embaumé
Et le lys virginal y fleurit enfermé.

Je vous vois cependant passer sur cette terre,
Vous respirez notre air funeste et délétère,
Ces miasmes de l'égoût et de l'impureté.

Comme si Dieu, dans sa providence profonde
Avait voulu placer près du crapaud immonde
Le lys, fleur d'innocence et de virginité.





FATALITÉ

Dois-je t'aimer ou te haïr
Toi que je crus ma chose, ô femme,
Et qui soudain prenant mon âme
Au lieu d'aimer m'as fait souffrir.

Dois-je t'aimer ou te haïr
Toi dont la main brusque et fantasque
A mes pieds fit tomber ton masque
Et me dis : Il faut obéir !

Dois-je t'aimer ou te haïr
Toi qui fis de moi ton esclave...
Mais c'est en vain que je te brave
Et je ne peux que te chérir.





NOUVEAU SONNET

Le cœur d'une femme est un livre
Ecrit par la main de l'amour,
Et son secret, dit-on, se livre
A qui le relit chaque jour.

Nous y découvrons tour à tour
Ou le bonheur qui nous enivre
Ou la douleur qui doit survivre
A notre rêve, hélas ! trop court.

Ce secret pourquoi le surprendre ?
Le meilleur n'est-il pas d'attendre
Qu'il se laisse lire tout bas.

Aussi j'attendrai, moi qui t'aime,
Que ton cœur s'ouvre de lui-même...
Mais, ton cœur ne s'ouvrira pas !





SONNET-LETTRE

Chérie, un gros baiser qu'on se fait par la poste
Un facteur indiscret pourrait le recevoir
Aussi pour t'embrasser j'attendrai de te voir
Sûr de te retrouver ardente à la riposte.

Ainsi qu'une victime offerte en holocauste
Je souffre loin de toi, bien triste, et sans pouvoir
Songer depuis trois mois à nos baisers du soir
Sans qu'un sombre chagrin en route ne m'accoste.

Je reviendrai bientôt, laissons passer le temps
L'oubli n'a dans mon cœur pu faire aucun ravage
Et je t'aime toujours et toujours d'avantage.

Et si nous n'avons plus le soleil de printemps
Dont les rayons entraînent à longs flots dans ta chambre
Tes yeux seront pour moi le soleil de novembre.





TEMPS PERDU

Le temps que nous passons dans ta chambre en
L'un près de l'autre assis, seuls, à l'écart du monde
Tes cheveux noirs noyant presque ma tête blonde
Et nos yeux tout brillants de désirs enflammés !

Est-ce du temps perdu ? — Dans cette amour profonde
Une heure compte-t-elle en nos cœurs abîmés
Plus qu'à l'éternité ne compte une seconde ?
Est-ce perdre du temps que de nous être aimés ?

Va, dans trente ans d'ici ta tête sera blanche !
Cueillons le fruit divin qui mûrit à vingt ans :
« Pour tous les amoureux c'est aujourd'hui dimanche

A qui nous blâmera nos regards éclatants
Répondront cette phrase aussi simple que franche
« C'est en ne s'aimant pas qu'on gaspille le temps !





LE PEIGNOIR

En son peignoir de surrah rose
Dont la dentelle orne le bord,
Sur son fauteuil elle s'endort
L'air boudeur et le front morose.

Mais dès que la belle repose
Son sein se gonfle tout d'abord,
Et du peignoir sous son effort
Fait sauter la dentelle close...

Mais alors tu rouvres les yeux :
Un sourire malicieux
Vient sur tes lèvres, mon amie.

Car vraiment tu devais prévoir
Quand tu semblais être endormie,
L'indiscrétion du peignoir.





SONNET

Tu me l'as dit souvent, pourtant je doute encore !
Car on m'a répété tant de fois ce doux mot
Et dans mon cœur meurtri renaît l'ancien sanglot
Lorsque ta voix me dit : ardente : « Je t'adore ! »

Tu me l'as dit souvent. — La fleur qui vient d'éclore
Croit bon ce grand soleil qui lui sourit d'en haut,
Et pourtant quelque jour sous un rayon trop chaud
Elle penche son front, sèche et se décolore.

Cependant je voudrais — dussai-je me tromper —
Que m'on âme s'ouvrit à la douce espérance
De se sentir comprise et d'aimer sans souffrance.

Mais, sceptique précoce, on ne peut échapper
Au doute qui vous tient glacé par sa victoire...
— Moi qui le voudrais tant, que ne puis-je te croire !





LA PENDULE

La chambre où chaque soir je venais auprès d'elle
Comme revient au nid la frileuse hirondelle,
Où je la retrouvais au rendez-vous fidèle
Est close maintenant, et close pour toujours.

Sur le fauteuil où hier se nichaient nos amours
La mignonne a laissé sa robe de velours.
Rapide elle passa, comme va l'étincelle,
Et, brillante, s'en fut sans espoir de retour.

La pendule a sans doute été très fort heurtée
Par la caisse à chapeaux ou la malle emportée ;
L'aiguille est immobile, et le cadran, songeur !

Ainsi, longtemps après la mort de mon bonheur
Toujours tu marqueras, ô pendule arrêtée,
L'heure de mon amour au cadran de mon cœur.





COQUETTERIE

Princesse, à quoi donc pensez-vous
Car vous me regardez sans cesse ?
Auriez-vous des remords, princesse,
Pour me faire ainsi les yeux doux ?

Non, non, l'éventail, j'imagine,
Est là toujours comme autrefois,
C'est assez d'un coup sur les doigts
Quand il répond dans la poitrine.

Vous m'avez trouvé trop hardi ;
Vous aimer ! ô folie extrême !
Bien, ce n'est pas deux fois qu'on aime !
Lorsque l'on vous reçoit ainsi !

Sans doute vous étiez coquette ;
C'était jeu de me torturer,
Mais cela ne pourrait durer :
Je ne suis pas marionnette.

Quoi ! vous me dites : « Taisez-vous ! »
Vous me mettez en pénitence
Et c'est pour que je recommence
Que vous me faites les yeux doux ?

Vite, éteignez ce regard tendre !
Mon cœur n'est pas toujours ouvert :
C'est quand je vous l'avais offert,
Princesse, qu'il fallait le prendre !





AU PRINCE MANILOF

O Poète dont l'âme en tortures féconde
Pleure chaque matin un nouveau rêve enfui,
Croyais-tu que ton œil resterait ébloui
De l'éclat du soleil qui te dorait le monde?

Ta vue accoutumée en supporte aujourd'hui
La trompeuse lueur, et sous sa clarté blonde
L'existence apparaît perfide comme l'onde,
Mer immense de pleurs où nul astre ne luit.

Va, toi qui t'étais cru né pour de grandes choses
Ne force pas la loi de tes destins moroses,
Deviens sage, ô Poète, et ris toi du malheur ;

Sois sceptique, et prends surtout garde à l'équivoque
Qui de « désagrément » a fait le mot « douleur »
Et que, quoi qu'il en soit, tu dises : « Je m'en moque ! »





DANS LE MONDE

O fillette aux doux yeux, dansons, le bal commence !
Viens, c'est ton premier pas dans le monde, ô ma sœur ;
La moëlleuse valse est pleine de douceur
Et l'orchestre gémit sa mesure en cadence.

Seize ans, le premier bal et la première danse
Seize ans, le front très pur et la paix dans le cœur !
Seize ans, les regards pleins d'angélique candeur !
Seize ans, l'ange perdu dans le monde en démente !

Tu ne soupçonnes pas le danger, mais déjà
Sans qu'on s'en aperçoive, enfant, le mal te guette :
Ta mère contre lui jadis te protégea.

Mais l'adulation du monde plate et bête
Fera bientôt de toi la vulgaire coquette
Qui se laissera prendre aux titres d'un goujeat !





MADAME

A Yvon Le Bars.

Elle s'est mariée en riant ; dix-huit ans,
Jolie, insouciante, un peu d'orgueil dans l'âme,
Trouvant assez gentil de s'appeler : — Madame »
Et donnant sans amour sa vie à son printemps.

On lui dit qu'elle est belle. Eh bien ! puisqu'elle est femme
N'est-ce pas naturel, tous ces propos galants ?
Elle répond sans peur aux discours indécents
Des vieux beaux alléchés que sa jeunesse affame.

Puis un jour le docteur gravement lui dira :
« Il vous faut du repos, madame ! » Y songe-t-elle
A ce charmant bonheur d'un enfant qui naîtra ?

L'enfant ? mais l'accouchée en son lit de dentelle
S'ennuiera loin du bal et sans doute enviera
De ne pas être mère afin de rester belle !





SOUS LE MASQUE

Léger comme l'oiseau, doux comme le zéphyr,
Rapide comme un souffle enfiévré de bourrasque,
Quand je te cours après tu te sauves, beau masque!..
Est-ce malice ou peur qui te pousse à t'enfuir?

Crains-tu que je devine une dame fantasque
Qui cache sous le loup ses yeux bleu de saphir ?
Es-tu princesse, reine, ou prends-tu ton plaisir
A danser aux faubourgs sur le tambour de basque ?

Fille des rois, c'est bien ! fille de rien c'est mieux !
Le masque couvre tout de son velours soyeux,
Est-il d'incognito plus charmant, sur mon âme ?

Le doute qui m'entoure est si délicieux
Que sans plus l'éclaircir je lirai dans tes yeux
Que tu n'es pour moi qu'une femme !





CROQUIS DE SALON

Vous avez, ma charmante enfant,
Des yeux noirs où la flamme brille...
Soyez belle, bien ; mais avant
Soyez sûre d'être gentille !

Vous avez le teint parfumé
Des blondes nymphes de Cythère,
A votre vue on est charmé ;
— Mais n'êtes-vous pas volontaire ?

Un diadème de cheveux
Couvre votre charmante tête ;
— Mais je crois lire dans vos yeux
Que vous êtes un peu coquette.

Vous avez d'adorables mains
Et vos doigts mignons sont, ma chère,
Terminés par des ongles fins...
— Vous devez être un peu... colère !

Vos lèvres ont de charmants plis,
Votre bouche est délicieuse.
Votre rire est des plus exquis...
N'êtes-vous pas un peu moqueuse ?

Vous pensez, en vous endormant,
A quelque toilette inutile ;
Tout cela sans doute est charmant
Mais vous êtes un peu... futile !

Vous prenez parfois de ces airs
Qui devraient porter à la tête ;
Hélas ! votre erreur est complète,
Ils ne portent que sur les nerfs !





LA MUSE

Au baron Nectar.

Quand le divin Phœbus régnait sur l'Hélicon
Au milieu des bergers joueurs de cornemuses.
Chaque poète était en honneur, car les Muses
D'un simple rimailleur faisaient leur nourrisson.

Chacun disait : « Et moi, nymphe, tu me refuses
Une goutte de lait pour payer ma chanson ? »
Bonnes filles pourtant légèrement confuses
Elles s'en défendaient mais ne disaient pas non.

Mais on a tant sucé leur mamelle divine
Qu'elle pend aujourd'hui flasque sur leur poitrine
Vide de lait pour ceux qui trop tard sont venus.

Sans trouver le mot neuf, l'inspiration fraîche
Nous battons des sentiers de nos aïeux connus ;
Non, la Muse n'est plus qu'une nourrice sèche !





VIEUX HÉROS

A Henri Fabre de Cœuret.

Héros des temps anciens, Hercule, Philoctète,
Achille au pied léger, Priam, Paris, Hector,
Œdipe et ses deux fils, Télémaque, Nestor,
Qui sous le poids des ans courbe sa blanche tête.

Salut, vous que chantaient sur leurs cithares d'or
Sophocle le tragique, Homère le poète.
L'aveugle destinée est pour vous ainsi faite :
Ce n'est que par leurs chants que vous vivez encor.

Mais si ressuscitaient ces époques lointaines,
Au milieu du progrès des sciences humaines,
Comme tout ce passé nous apparaîtrait vil :

Les énigmes du Sphinx seraient farce trop grande
Et le père Laïus encourrait une amende
Pour priver Odypeus d'acte d'état civil.





LA LANTERNE

A Pierre Roussel.

Lorsque pour gouverner dans la ville d'Athène,
On voulait découvrir un citoyen parfait,
Pour éclairer son choix chaque électeur pouvait
Recourir au fameux quinquet de Diogène !

Cette lanterne-là tout d'abord suffisait
A lui montrer un chef d'une valeur certaine
Puis la mèche baissa, n'éclairant plus qu'à peine.
Et trompant l'électeur sur ceux qu'il élisait.

La faute, disait-on, venant de la lanterne,
Qui, vieille ne donnait qu'une lueur trop terne
Un jour on la brisa pour éclairer au gaz.

Mais, stupéfaction du monde politique,
Le gaz ne changea rien à ses erreurs. — Hélas !
Faut-il attendre encor la lumière électrique ?





IDYLLE

A Maurice Gachon.

J'avais conduit mon rêve aux pays fabuleux
Régions d'un soleil éternel réchauffées,
Pays où les rochers sont des palais de fées
Où dans les bosquets verts chantent des oiseaux bleus.

Et dans chaque sentier des bergères coiffées
De fleurs, de liserons mêlés à leurs cheveux
Écoutaient les bergers leur faire des aveux...
Et le zéphyr soufflait d'odorantes bouffées !

Là, Daphnis et Cloé, Ménalque et Galathée,
Partageaient tendrement les fruits et le pain bis,
Arrosé de vin clair ou du lait des brebis.

Oh ! l'idylle est bien loin que Virgile a chantée !
L'églogue d'aujourd'hui c'est un tas de fumier
Où la vachère rit dans les bras d'un bouvier !



PETIT PAGE

A Misaël Gervais.

Entre la levrette et le sapajou,
Pas plus regardé qu'un chien d'étagère
Il est là, rêveur, pliant le genou,
Frôlant la guzla d'une main légère.

Mais la reine n'a qu'un amour très fou
Pour un chevalier qui vient d'Angleterre,
Il ne peut savoir l'amoureux mystère
Du page rêveur sur le tapis mou.

L'enfant reste-là, pourtant. Et sans doute
Qu'il chante ou qu'il joue, à peine on l'écoute
Et les doux regards ne sont pas pour lui.

Et, nouveau Tantale, il leur porte envie
A ses escoliers en troupe ravie
Pour qui femme blanche est coussin de nuit.





BOHÉMIEN

A Louis Roumieux.

Pas plus bohémien que Valaque qu'Ibère,
Mais fier de secouer tout joug et tout lien,
J'ai vaguement rêvé d'un nomade vaurien
Que de tout préjugé son voyage libère.

Soleil comme foyer, lune pour reverbère,
Maison roulante aux deux rosses et le chien,
La police qui guette et que l'on guette, ou bien
Le chou qu'on a soustrait au jardin d'un Tibère.

Pouvoir aller partout sans peur du lendemain,
Avoir une maîtresse aux regards d'escarboucle
Qui prédit l'avenir en lisant dans la main.

Manger lorsque l'on peut, sinon serrer sa boucle,
Et pour se consoler quand on n'a pas le sou,
Ou bien rosser sa femme ou lui baiser le cou !





LE CERF-VOLANT

A Pierre des Marelles.

Plus haut, toujours plus haut ! le gamin s'extasie
A voir le cerf-volant monter dans le ciel bleu ;
La cuirasse en papier par la brise saisie
Diminue et là-haut s'efface peu à peu.

Sur tes ailes d'azur, sur tes ailes de feu,
Mon âme, je te sens, ivre de poésie
Fuir avec le penser né de ma fantaisie,
T'éloigner de la terre et t'élever vers Dieu.

Comme le cerf-volant qu'un gamin tient en laisse,
Et qui ne peut monter plus haut malgré ses vœux,
Car la corde l'enchaîne et vers le sol l'abaisse.

Mon âme, tu croyais t'élever jusqu'aux cieux !
Mais compte avec le corps—ô pauvre âme immortelle,—
C'est toi le cerf-volant, et c'est lui la ficelle !





LE PITRE

A Pierre Viales.

Pitre forain, je sais le doux bonheur de vivre !
Je voyage à travers les villes et les bourgs,
Bravant le froid des nuits et la chaleur des jours,
Et libre comme l'air joyeux dont je m'enivre.

Le peuple m'applaudit au coin des carrefours ;
Afin de voir mes tours de force il veut me suivre,
Tandis qu'autour de moi le trombonne de cuivre
Ronfle un air entre deux roulements des tambours.

Le peuple est mon ami ; c'est lui que je fais rire,
Et souvent il apprend par mes conseils grivois
Bien plus de vérités en un trait de satire.

Qu'à l'Université n'en débite la voix
D'un âne en bonnet haut comme en toge écarlate,
Qui boit son verre d'eau d'un air d'aristocrate.





: LA CHARGE

Au lieutenant A. Cassin.

A cheval ! au galop ! c'est la charge qui sonne,
Sabrez, dragons ! piquez, lanciers, sabrez housards !
Sous les chevaux fumants, épouvantés, hagards,
Roulent les bataillons sur le sol qui résonne.

Au galop ! sabre en main ! au loin les étendards
Flottent, et tout dépend de l'effort qui se donne.
Au galop ! au galop, sans épargner personne,
Au galop, dans la nuit, à travers les brouillards.

Mais la mitraille pleut ; le cavalier chancelle
Et tombe ! les blessés, les mourants, pêle-mêle,
Sont foulés sous les pieds et râlent éperdus.

Au galop ! au galop ! Sabrez, sabrez encore !
Et demain le soleil rougira son aurore,
Aux flots de sang vermeil sur le sol répandus.





MISERICORDE !

A Joseph Gervais.

Il avait soixante ans, et sur sa tête grise,
Les rides avant l'âge avaient marqué leurs pas.
La vieillesse arrivait qui trouble et qui dégrise,
Mais son impiété ne se guérissait pas.

Un Christ de marbre blanc se dressait dans l'église.
Il entra, tant le crime avait pour lui d'appas ;
« Dieu, tu ne m'as causé ni terreur, ni surprise,
Dit-il, Crucifié, descends et saute en bas !

Auguste roi du ciel, je te crache au visage,
Mon Sauveur, je te hais ; Homme-Dieu, je t'outrage ;
Roi des Juifs, sois maudit par la voix d'un damné. »

Mais relevant son front que couronnait l'épine,
Le Christ de marbre blanc, de sa lèvre divine,
Laissa tomber ces mots : « Et toi, sois pardonné ! »





FANFARON

A M. Saint-Etienne Fajon.

Il dit que l'univers est l'œuvre du hasard,
Que l'être humain descend du singe en droite ligne,
Que l'évolution si sa loi le désigne
Peut nous faire à son gré serpent ou léopard !

La loi faite par l'homme est une horreur insigne,
Celle faite par Dieu n'est qu'un vain cauchemar,
La Justice divine, un mot, un simple signe
Qu'on redoute aujourd'hui, dont on rira plus tard !

Ni le bien, ni le mal n'influencent notre âme ;
Le Vice et la Vertu ne sont — dogme nouveau —
Que des sécrétions distinctes du cerveau !

Mais lui qui traite tout de tromperie infâme,
Si le malheur le frappe, en tout temps, en tout lieu,
Il pliera les genoux et s'écriera : « Mon Dieu ! »





CABOTINE

A Pierre Lagarrigue.

Fille d'amour et de hasard,
Brusque et canaille dans son geste,
Comme ses refrains elle est leste
La cabotine d'Alcazar.

Ses chansons ont comme sa robe
Le même genre débraillé,
Sous son corset dépoitraillé
A peine son sein se dérobe.

Et devant le café chantant,
Attiré par cette chair grasse,
Chacun entre et prend une tasse
Pour écouter en dégustant.

La chanteuse a plié bagage.
— Un bock ! dit-elle. On le lui sert,
Puis elle s'enfuit du concert
Au bras d'un amant de passage.

Même spectacle absolument,
Demain, variété suprême !
L'amant ne sera plus le même,
Ce sera tout le changement.





SEPULCRÉ

A M. Alexis Mouzin.

Flots des mers, flots d'azur rapides et mouvants,
Miroirs d'onde écumante où le zénith se mire !
Lorsque sous la caresse âpre et rude des vents,
Vous vous dressez hurleurs, ô flôts, je vous admire.

J'aime le cri plaintif de la vague qui meurt
Et le cri révolté de la lame qui brise,
J'aime à voir la tempête, et sa grande clameur
Comme un clairon guerrier me transporte et me grise.

S'endormir dans ton sein, ô mer, et pour tombeau
Avoir l'immensité transparente des ondes,
Et pour lampe pieuse et funèbre flambeau,
L'algue phosphorescente en tes grottes profondes.

Savoir qu'on va dormir au cercueil de corail,
Et que s'il vous échappe un mot dans votre rêve,
La mer le prend parmi les polypes d'émail
Pour aller en mourant le jeter à la grève ;

Laisser fuir loin de soi le monde, et se sentir
Descendre peu à peu dans l'infini du gouffre,
Avoir la volupté suprême d'engloutir
Avec soi par degré tout ce qui fait qu'on souffre ?

Je te salue, ô mer, refuge des vivants,
Seul sépulcre vraiment digne qu'on le désire !
— Flots des mers, flôts d'azur, rapides et mouvants,
Miroir d'onde écumante où le zénith se mire.





ELISABETH, REINE D'ANGLETERRE

Au Professeur Pélissier.

Le jour triste et blafard entre par les vitraux,
Et dans son grand fauteuil, immobile, songeuse,
Sa Majesté la reine a quitté ses travaux.

La campagne est glacée et la bise neigeuse,
Les corbeaux lentement volent vers le castel :
Sa Majesté la reine est pensive et rêveuse.

Elle a fait renvoyer ses femmes ; rien de tel
Que de les supporter lorsqu'on est agacée :
Sa Majesté la reine est d'un ennui mortel.

Qui peut donc cependant occuper sa pensée ?
Que voit elle là-bas sur ce mur sombre et noir
Et pourquoi vers ce point sa prunelle fixée ?

C'est par delà les ponts, là-bas, qu'elle croit voir
Se mirer quelque chose aux eaux de la Tamise,
Comme dans un bourbeux et lugubre miroir,

Et c'est la Tour de Londres, effacée, indécise,
A travers les brouillards enfumés, c'est la Tour
Dont elle semble en soi mesurer chaque assise.

C'est ainsi, chaque soir. Jusqu'à la fin du jour
La reine Elisabeth reste-là, seule et triste,
Reine-Vierge qui n'eut de pitié ni d'amour !

Elle est grande aujourd'hui, plus rien ne lui résiste,
Elle a brisé Stuart, muselé Leicester
Et des prescriptions elle a fermé la liste :

A cette heure pourtant, du haut de Westmunster
Son regard effrayé scrute la maison sombre
Et croit voir chaque fois sous les barreaux de fer

Une reine sans tête apparaître dans l'ombre.





MAUVAISE NOTE

A Etienne de Besancenet.

Quand j'allais à l'école et que j'étais mutin
Comme le sont tous les écoliers de cet âge,
Si quelque mauvais point gâtait mon bulletin
Afin de le cacher je déchirais la page.

Je ne suis plus enfant et vis comme il me plaît,
Pourtant mes fautes sont inscrites sur ton livre
Conscience, et pour trouver l'oubli qui m'en délivre
Je ne peux même pas arracher le feuillet.





LE JARDIN

A Gabriel Arnaud-le-Foulon.

Je connais un jardin plein d'ombre et de mystère
Où l'on entre en tremblant, l'on en sort effrayé.
Pas de fleurs, pas de chants ! dans cet ancien parterre
Nul chemin à travers les ronces n'est frayé.

Cependant autrefois, sous l'arbre centenaire
Le rossignol des bois a souvent gazouillé,
Et le gazon, des pleurs de l'aurore mouillé,
Couvrait d'un vert tapis le sentier solitaire.

Aujourd'hui l'herbe est sèche et l'arbre retordu,
Le serpent venimeux rampe dans les prairies,
Tout y garde l'horreur d'un paradis perdu !

Mon cœur est ce jardin fait pour les rêveries
Où la fleur d'espérance un jour n'a plus poussé
Et dans tous ses replis le doute s'est glissé.





LES VOLEURS

A Emmanuel Mallet.

Les abeilles ont butiné
Le suc de mes fleurs printanières,
Et les maraudeurs ont glané
Le dernier épi de mes terres.

Quand à mon tour je suis venu
Cueillir mes fleurs, faucher mes gerbes,
Hélas, mon parterre était nu,
Mes champs pleins de mauvaises herbes.

Les abeilles ont pris leur vol
Sans laisser de miel à leur place,
Et les maraudeurs sur le sol
N'ont pas oublié leur besace.

Et ce champ où j'avais glané,
Où tant de fleurs étaient écloses,
N'est-ce pas qu'ils l'ont profané
Ces voleurs d'épis et de roses !

Ainsi sont entrés dans mon cœur
L'âpre désir, la folle ivresse,
Et repoussant d'un pied vainqueur,
Amour, raison, candeur, jeunesse.

Ils ont détruit en peu de jours
Mes espoirs, ces gerbes divines,
Et des roses de mes amours
Ils n'ont laissé que les épines!





L'ALCHIMISTE

A André Vincent.

Sur le fourneau brûlant penchant sa tête grise
Où de soixante hivers le sillon se creusait,
Bravant bulles, fagots, gibet, il vieillissait
Sentant venir la mort sans torpeur ni surprise.

L'or, le basilicon jamais n'apparaissait,
La nature au savant demeurait insoumise
Mais sans désespérer jamais de l'entreprise
Il jetait des trésors au fond de son creuset.

Pour ravir au bonheur un rayon de sa flamme
Semblable à ce vieillard j'entassais dans mon âme
Des rêves d'avenir par l'amour étoilés.

Mais voici le moment où ma vision cesse :
Au fond de ce creuset où bouillait ma jeunesse
Je cherche vainement les rêves envolés !





RESSOUVENIRS

J'ai marché mon chemin jusqu'au bout sans trouver
Une femme qui m'aime, un ami qui m'assiste,
Les pleurs ont sillonné mon visage, et, tout triste
Je sens le désespoir en mon âme couvrir.
L'ami s'est ri de moi qui m'a promis son aide,
La femme qui m'a dit : « Je t'aime » m'a menti
Et rongé d'un ulcère auquel n'est point remède
Je porte le grand deuil d'un rêve anéanti.
Comme un lépreux s'assied aux portes d'une église
Pour tendre une sébille à la pièce d'argent
J'ai mendié l'amour qui calme ou bien qui grise
Et nul n'a fait l'aumône à mon cœur indigent.
Au pays de l'amour j'ai conduit mon voyage,
J'en reviens le cœur vide et le cerveau lassé,
Car je n'ai rencontré sur mon trop long passage
Que le mensonge amer du bonheur trépassé.
Sans connaître l'amour j'ai connu la folie
Sans trouver le plaisir j'ai souffert du remord...
Je descends maintenant avec mélancolie
La pente de mes jours qui conduit à la mort.





LE CANAPÉ

C'était le canapé d'une chambre d'hôtel :
L'étoffe rose tendre était toute fanée
Et le bois noir avait la forme surannée
De ce lourd style empire, un peu pilier d'autel.

On l'avait détraqué quelque folle journée,
Et lorsque deux amants s'y serraient, rien de tel
Que l'affreux craquement douloureux et cruel
Du ressort, qui geignait comme une âme damnée.

A combien de festins ne t'es-tu pas sali,
Vieux meuble où la poussière accumule ses mousses !
Combien d'amours honteux ont roulé sur tes housses !

Cet effort sous lequel le meuble a tressailli
N'est-ce pas comme un cri de remords que tu pousses
Parfois, ô cœur humain, canapé démolì !





CONSEILS

Puisqu'avant de t'asseoir au banquet de la vie
Tu veux voir le festin auquel on te convie
Et dont on a peut-être empoisonné les mets,
Sache bien que l'amour est une de ces choses
Qui ressemblent, hélas ! au serpent sous les roses,
Si tu veux être heureux, enfant, n'aime jamais !

Tu devras, chancelant, poursuivre ta carrière
Et quand tout harrassé, tout couvert de poussière
Ayant fait ton chemin sans ami, sans soutien,
Tu croiras voir là-bas le port où l'on s'abrite,
Ce mirage trompeur disparaîtra bien vite.
Si tu veux être heureux, enfant, ne crois à rien !

Le port n'est pas pour nous au milieu de la course.
Comme un fleuve jamais ne remonte à sa source
Jamais tu n'auras plus ton cœur pur et joyeux ;
Le combat t'attendra sanglant, toujours sans trêve
Et la morne douleur remplacera ton rêve!...
Cesse de vivre, enfant, si tu veux être heureux !



COUPE-GORGE

Il marchait devant lui, tout seul, dans la tempête
Déchirant ses haillons aux ronces du chemin,
Meurtrissant aux cailloux ses pieds, cherchant en vain
Un tronc d'arbre, un rocher où reposer sa tête.

Soudain dans la nuit sombre, en l'épaisse forêt,
A travers la rafale, une faible lumière,
Étoile d'espérance, à ses yeux apparaît.
Il s'approche, il se traîne et voit une chaumière.

Ayant poussé la porte il entre, mais soudain
Saisi par des brigands dont il trouble l'orgie
On l'égorge aussitôt sur la table rouge
Où son sang répandu va se mêler au vin.

Comme ce voyageur tu cherches, ô jeune homme,
L'introuvable chemin qui conduit au bonheur ;
Autour de toi, tempête, orage ! tant qu'en somme
Tu ne veux qu'un abri pour reposer ton cœur.

Fuis, ne t'arrête pas ! et si quelque sirène
Vient t'offrir son amour au détour du chemin
Songe à ce voyageur semblable à l'âme humaine
Et ne vois qu'un couteau quand on te tend la main !





AMOUR DU PASSÉ

O vierge au bleu regard, ô divine Ophélie,
Enfant blonde au front pur comme l'azur des cieux,
Toi dont le cœur n'a pas eu de trouble fiévreux,
Toi dont l'âme innocente est de bonheur remplie,

Jadis je t'adorais, des larmes dans les yeux,
Et par ta pureté te trouvant embellie
Je songeais que ne pas t'aimer était folie
Et que sans toi je ne serais heureux.

Pourquoi faut-il, mon Dieu, qu'en notre cœur tout change,
Pourquoi ne m'a-t-il pas suffi, ce regard d'ange,
Pourquoi rire aujourd'hui de ce qu'hier j'aimais?

En songeant au passé, je me dis : « J'étais bête ? »
Mais, hélas ! pauvre fou, malgré moi je regrette
La candeur d'autrefois perdue à tout jamais !





A L'INCONNUE

Où la rencontrerai-je enfin la chaste enfant
Qui doit mettre sa main quelque jour dans la mienne ?
Irai-je la trouver sur le seuil d'un couvent
Ou dans l'éclat pompeux d'une fête païenne ?

Dans cette loterie où l'enjeu — le bonheur —
Se perd d'un coup de dé, peut se gagner d'un signe.
S'il se pouvait que Dieu qui peut lire en mon cœur
D'un mot mystérieux à mon choix la désigne.

Celle qui doit m'aimer je ne la connais pas
Et peut-être je l'ai sur ma route heurtée
Sans que rien m'avertisse en marchant sur ses pas
Hélas ! que mon bonheur passait à ma portée.

Mais rien ne m'a parlé ; je vais aveugle et sourd,
Rien ne frappe nos yeux, rien n'émeut mon oreille.
Le temps m'entraîne au loin, je marche d'un pas lourd
Tournant toujours le dos à l'aurore vermeille.

O toi qui dois m'aimer quand m'apparaîtras-tu?
J'ai vu la jeune fille hautaine indifférente
M'écraser du regard si pur de sa vertu
Sans éprouver d'amour en son âme ignorante.

Plus loin je n'ai trouvé que mensonge et dégoût,
Que déboire et que vol, qu'instinct et turpitude
Et l'infâme métier qui fait argent de tout
Et pour lequel l'amour n'est plus qu'une habitude.

O viens régénérer avec ta pureté
Ce cœur qui fut flétri par un tel sacrilège,
Femme inconnue en qui mon espoir s'est jeté!
Vierge qui doit m'aimer, où te rencontrerai-je?





DERNIÈRE HEURE

Plus heureux que d'autres poètes
Que seuls on a laissé mourir,
Je saurais que tes mains discrètes
Seront-là pour m'ensevelir.

Quand auprès des rideaux de serge
Du lit où j'agoniserais,
Tremblera la lueur du cierge
Parmi les funèbres apprêts.

Quand sous cette pâle lumière
A l'heure du dernier départ,
J'ouvrirais encor la paupière
Mon regard verrait ton regard.

Puis, si la mort glaçait trop vite
Ce cœur qu'eut rempli ton amour,
Ta main, en cherchant s'il palpite,
L'étreindrait à mon dernier jour.

Et mes yeux à l'heure suprême
Iraient pour la dernière fois,
Du regard de celle que j'aime
Au mur où l'on suspend la croix.

Ainsi par un mystère étrange,
Tour à tour mon regard verrait
La terre où pleurerait mon ange,
Et la croix où mon Dieu mourrait !

FIN





TABLE

| | Pages. |
|--|--------|
| Préface..... | 7 |
| A ma muse..... | 10 |
| Sonnet : « Vous êtes blonde, etc..... | 13 |
| A une princesse..... | 14 |
| A mes vingt ans..... | 16 |
| Plus nombreux..... | 17 |
| Sur le sable..... | 18 |
| Souvenirs..... | 20 |
| A une jeune fille..... | 21 |
| Fatalité..... | 22 |
| Nouveau sonnet..... | 23 |
| Sonnet-Lettre..... | 24 |
| Temps perdu..... | 25 |
| Le peignoir..... | 25 |
| Sonnet : « Tu me l'as dis souvent..., etc..... | 27 |
| La pendule..... | 28 |
| Coquetterie..... | 29 |
| Au prince Manilof..... | 31 |
| Dans le monde..... | 32 |
| Madame..... | 33 |
| Sous le masque..... | 34 |
| Croquis de Salon..... | 35 |
| La muse..... | 37 |
| Vieux héros..... | 38 |
| La lanterne..... | 39 |
| Idylle..... | 40 |

| | |
|------------------------------------|----|
| Petit page..... | 41 |
| Bohémien..... | 42 |
| Le cerf-volant..... | 43 |
| Le pitre..... | 44 |
| La charge..... | 45 |
| Miséricorde..... | 46 |
| Fanfaron..... | 47 |
| Cabotine..... | 48 |
| Sépulcre..... | 50 |
| Elisabeth, reine d'Angleterre..... | 52 |
| Mauvaise note..... | 54 |
| Le jardin..... | 55 |
| Les voleurs..... | 56 |
| L'alchimiste..... | 58 |
| Ressouvenirs..... | 59 |
| Le canapé..... | 60 |
| Conseils..... | 61 |
| Coupe-Gorge..... | 62 |
| Amour du passé..... | 64 |
| A l'inconnue..... | 65 |
| Dernière heure..... | 67 |







GAYLAMOUNT
PAMPHLET BINDER



Manufactured by
GAYLORD BROS. Inc.
Syracuse, N. Y.
Stockton, Calif.

U. C. BER



CD4:

